

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Aveuglement des esprits.—Etat du Royaume de Naples.—Le droit d'asile à Rome.—La Pologne.—La guerre aux Etats-Unis.

Depuis un siècle, les événements qui se sont succédés, ont été assez graves pour laisser une impression profonde, et leur caractère est tel qu'il semblerait devoir en résulter un salutaire enseignement pour l'avenir. Et cependant, à considérer l'ensemble des faits actuels, il paraît que le monde n'a rien appris de ce qui s'est passé, ou que du moins il a déjà tout oublié.

On a vu depuis le siècle dernier, les mauvaises doctrines à l'œuvre et leurs terribles conséquences ; que de désastres depuis ce temps-là, que d'existences moissonnées, que de sang répandu sans profit et sans gloire, que de trésors dissipés, que de vérités et de bons principes ruinés par la base, que de traditions et d'usages salutaires déracinés et jetés au vent, quels terribles châtimens infligés au monde !

Alors les esprits les plus légers et les plus insoucians ont tremblé, les mains suppliantes se sont élevées vers le ciel, on a bien vu qu'il fallait recourir à une puissance supérieure longtemps méconnue ; mais le calme s'est fait, l'orage s'est apaisé, des années de tranquillité sont revenues sur le globe, et voilà que déjà l'on retourne aux voies mauvaises, aux entreprises funestes du temps passé, et que l'on veut essayer de nouveau des expériences impies et révolutionnaires. Quelles en seront les conséquences ; hélas ! nous n'avons pas à attendre pour en voir l'effet ; déjà l'anarchie règne au nouveau centre du foyer révolutionnaire, et les premiers auteurs du bouleversement en Italie sont menacés d'en être aussi les premières victimes.

Les mêmes causes amèneront forcément les mêmes effets, et si ce n'est à titre de leçon évidemment inutile, au moins à titre de châtement.

Ceci rappelle le sujet de fable donné par le *Duc de la Rochefoucault* à Lafontaine et que celui-ci rima ainsi :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère,
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Tout le Royaume de Naples est dans l'anarchie la plus complète, les campagnes sont soulevées contre les nouveaux gouvernants, et prétendent n'avoir été consultées en aucune manière.

Dans les villes, les partisans de M. de Cavour et ceux de Garibaldi se livrent une lutte acharnée, et l'on trouve merveilleux à Naples lorsqu'on parvient à passer une journée entière sans qu'il y ait une insurrection à comprimer, une manifestation à réprimer ou quelque assassinat à punir. Voilà donc ce qu'a produit le nouveau régime de liberté depuis qu'il dure : quelques mois seulement ont passé, et cependant en ce court laps de temps, il y a eu plus d'atrocités commises, plus de vols accomplis, plus de dilapidations opérées, qu'on n'en pourrait compter sous le régime de l'ancien *absolutisme* en plusieurs siècles.

Faites donc des révolutions sous prétexte d'arriver à un régime meilleur, vous en voyez l'issue, ce qui n'empêchera pas le fléau de s'étendre encore ; il n'a pas encore porté ses derniers coups.

Les nouvelles de Rome montrent une tranquillité constante dans le cœur du Souverain-Pontife ; le Roi de Naples s'est décidé à prolonger indéfiniment son séjour dans la Ville Eternelle, et comme des Puissances Etrangères s'en étaient inquiétées, il a été répondu par la Chancellerie Romaine que Rome avait toujours été l'asile des Exilés, et en particulier des Familles Souveraines déchues.

C'est là que furent accueillis les Stuarts, et il n'y a pas longtemps que presque tous les membres de la Famille Bonaparte y étaient réunis ; quels égards n'eurent pas les Souverains Pontifes pour le Cardinal Fesch, pour la Mère et pour les Sœurs de l'Empereur Napoléon ; à tout cela il n'y a rien à répondre, et il serait aussi injuste qu'imprudent de fermer un asile, où bien d'autres têtes couronnées, actuellement dans la gloire et la puissance, peuvent être obligées plus tard d'aller chercher, elles-mêmes, un abri.

La Pologne est toujours dans le même triste état ; il est expressément interdit de témoigner la moindre sympathie ni le moindre souvenir pour les victimes des derniers massacres. Il est défendu expressément de se promener en habits de deuil, il est même défendu d'avoir l'air triste ; et quoiqu'on en ait, un air gai est seul bien vu par les respectables membres de la police impériale.

Beaucoup de journaux désapprouvent la conduite du gouverneur Gortchakof ; c'est lui qui est la cause de tout le soulèvement par une sévérité intempestive. Combien d'années d'épreuves faudra-t-il à ce malheureux pays pour obtenir sa délivrance ; combien de victimes